Donna Haraway. Manifeste cyborg et autres essais

Dork Zabunyan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/727>

DOI : 10.4000/critiquedart.727

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2008

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Dork Zabunyan, « Donna Haraway. Manifeste cyborg et autres essais », *Critique d'art* [En ligne], 31 | Printemps 2008, mis en ligne le 30 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/727> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.727>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Donna Haraway. Manifeste cyborg et autres essais

Dork Zabunyan

RÉFÉRENCE

Haraway, Donna. *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, Paris : Exils, 2007

- 1 Nous sommes tous à peu près en mesure de nous représenter l'image d'un *cyborg* ; le cinéma nous aide assez en ce sens : il y a *Robocop*, ou *Terminator*, ou encore les « répliquants » de *Blade Runner*. Les lecteurs de romans de science-fiction, de leur côté, ne rencontrent guère de difficultés à se figurer ces robots humanoïdes. Toutefois, le fait qu'il existe, dans les départements d'études culturelles aux Etats-Unis, une discipline qui se nomme « cyborgologie » —*cyborg studies*—, voilà qui reste beaucoup plus énigmatique. A l'origine de cette discipline, il y a le *Manifeste cyborg* de Donna Haraway, enfin traduit en français et regroupé au sein d'un recueil avec cinq autres articles de la même auteure, par ailleurs professeure au Centre pour l'histoire de la conscience à l'université de Santa Cruz, en Californie. Publié dans une première version en 1983, le *Manifeste* de Haraway a eu d'emblée une importance décisive dans le domaine des études féministes, le *cyborg* se situant dans un monde « posthumain » et « postgenre » qui favorise un dépassement de ces dichotomies où se fixent nos asservissements ordinaires : entre l'homme et la femme, bien entendu, mais également entre l'homme et la machine, entre l'homme et l'animal, entre le privé et le public... Autant de frontières que Donna Haraway juge désormais fallacieuses. La portée critique de cet argument est connue : en subvertissant les catégories binaires qui ont pu constituer la culture occidentale, ce sont les « matrices de domination » de cette même culture qui vacillent. Ce qui est nouveau, dans cette optique, c'est la référence au *cyborg*, précisément. Ce dernier, certes, dissout l'opposition entre l'organique et le machinique ; figure protéiforme, il rend surtout obsolète les modèles d'identité d'un « hétérosexisme » qui voue à essentialiser chez la femme la fonction biologique de

reproduction. A ceux qui estiment que le soi cyborgien —soi fondamentalement clivé, pris dans un vaste espace d'information polymorphe—, appartient à la pure fable, Haraway répond que c'est la frontière « [séparant] la science-fiction et la réalité sociale [qui] n'est qu'illusion d'optique ». Il ne s'agit pas de nier que le *Manifeste cyborg* relève de la fiction, mais d'apprécier une conception de la fiction qui puisse nous renseigner sur les affects de notre temps ; « une fiction qui change le monde », aussi, comme le soutient non sans ironie l'auteure, l'ironie étant d'ailleurs, selon elle, pleinement solidaire de cette « histoire de tension produite lorsque l'on veut faire tenir ensemble des choses incompatibles ». L'image du *cyborg*, de ce fait, est indissociable d'un humour non conformiste. Au regard de ce *Manifeste*, un problème surgit néanmoins : à quelle affectivité renvoie en définitive le *cyborg* ? Est-il le prélude à des manières de sentir autrement ? Augure-t-il réellement de cet inconnu moral qui affleure ici et là dans le texte ? Le doute s'insinue lorsque Donna Haraway évoque Rachel, la répliquante de *Blade Runner*, « qui représente la peur, l'amour et la confusion que produit une culture cyborgienne ». On se souvient de la fin du film de Ridley Scott : le monde est dans un état de destruction remarquable, ce qui n'empêche pas les personnages de Rachel et de Deckard de se demander l'un à l'autre : « tu m'aimes ? ». Si le monde du *cyborg* est posthumain, celui des sentiments qui l'animent ne l'est sans doute pas encore.